

la figure comme un fouet. Il commençait à glacer. Oh! alors, ce fut raide, je vous assure... D'abord, ses jambes commencèrent à faiblir; depuis tant d'heures qu'il marchait! Quand il s'arrêtait et qu'il voulait repartir, elles avaient de la peine à faire le premier mouvement. Ses souliers étaient gelés aussi. Un effort! il venait de faire un faux pas.

Ce fut ainsi pendant plusieurs heures. Pierre hasardait une enjambée, puis une autre, tantôt ci, tantôt là, toujours aveuglé par la neige. A tout moment ses pieds buttaient contre une racine ensevelie. Une fois, il mit le pied sur la glace de la rivière, la glace s'était brisée et Pierre dut vite retirer son pied dont il battit ensuite, pour se réchauffer, un bout de roche ou de pierre, enfin quelque chose de dur qui se trouvait là.

Et les heures devenaient lentes, lentes, lentes; et la bourrasque soufflait toujours; et pas de traces de mineurs: rien. Il était perdu. Il avait pris le mauvais chemin. Mauvaise fourche de rivière!

Pierre n'avait plus la force de siffloter son air du pays. Le vent lui coupait le souffle. Il avait ramené le collet de son paletot jusque devant les yeux. Il baissait le nez, il pliait les épaules, il tremblait de fièvre, mais, cahin-caha, il suivait toujours la rivière.

Tout d'un coup, par hasard, il releva la tête... Son regard rencontra la ligne sombre de l'immense forêt. Les premiers sapins descendaient jusque tout près de lui, à cinquante pas peut-être.

Les sapins étaient tout blancs de neige. Et c'est étrange! Pierre se figura un instant qu'il était chez lui, au pays, à côté de son village, à l'entrée des bois. Il lui semblait même entendre la mère lui dire: "Ne va pas trop loin, Pierre!... et prends garde aux lousps!..." Et il sourit.

Et le vent sifflait toujours plus fort, le vent qui avait traversé, là-bas, le grand lac des Mistassins et qui arrivait par bonds furieux par-dessus les sapins. Où se mettre pour ne pas geler tout à fait? Pierre avait beau marcher,—ce vent lui brûlait les yeux, ce vent lui tirait les lèvres, lui déchirait les joues, lui brisait l'énergie.

Et il ne voyait de secours nulle part.

Alors, la tête prise, la cervelle lourde, machinalement, il marcha vers les premiers sapins. Il tomba, le pied gauche pris dans quelque racine; il se releva, marcha encore et atteignit le haut d'un renflement de neige. Les sapins avaient l'air de l'appeler; il entra sous les sapins. Combien de temps erra-t-il toujours sur la lisière du bois, toujours dans la neige, toujours sur les roches gelées? Pierre ne l'a jamais su. Il entendait le vent hurler, grincer, lamenter au-dessus de sa tête, dans les branches gémissantes. La neige tombait, tombait, à croire qu'elle ne devait jamais jamais s'arrêter. Pierre voyait les flocons glisser à travers les brindilles. Un instant, pendant une éclaircie, il regarda la clairière que formaient les berges de la rivière. C'é-

tait comme un linceul blanc d'où rien, rien ne sortait. Epuisé, brisé, mourant presque, sous l'âpreté du soir qui allait venir, Pierre s'assit. Il se releva, bientôt... c'était trop dangereux de s'asseoir. Une dernière idée lucide lui rappela qu'il devait suivre la rivière. Il voulait y retourner, courir vite en avant Il allait trébuchant, se butant aux branches, écoutant le vent pleurer. Il interrogea la rivière: rien, pas une fumée, pas un bruit, pas une trace. Plus loin encore: rien. Plus loin: toujours le silence et la solitude.

Alors il eut peur pour de bon. C'était fini, il allait mourir. La nuit venait. Le ciel était presque noir et là, derrière, comme effrayée, la forêt frissonnait toute... Il était au bord de la rivière; il voulut faire un effort suprême: retourner à la lisière des sapins où il serait mieux pour mourir. Il essaya de courir; un sursaut plus fort, une racine plus enchevêtrée que les autres,—et Pierre roula lourdement. Les mains en avant, la tête dans la neige.

* * *

C'est toujours nuit. Le vent siffle et râle plus fort. La neige a cessé mais le froid redouble.

A la lisière du bois, une forme noire passe, suivie d'une autre plus petite. Et soudain, au bord de la rivière, les deux formes noires ont poussé un cri. Ce qu'elles ont vu, dans la neige amoncelée, ce sont deux bras étendus. Alors les deux ombres se baissent, elles remuent la neige—puis elles portent l'homme...

Et là-bas, au pays, dans les montagnes noires et tristes des Pyrénées, dans le village à côté du lac pris de glace, les petites sœurs dorment, la mère dort, Agnès dort. Pierre n'a-t-il pas emporté une médaille de la Vierge pour le protéger et deux baisers pour le rendre heureux?

* * *

Il est bien malade, Pierre. Les deux formes toujours le portant sont entrées sous une tente de grosse toile couverte de branches de sapins, toute silencieuse, au fond du bois. Silencieuse, non,—car un chien a aboyé; il a aboyé plus lamentablement encore en voyant ce qu'on apportait: cette troisième forme, rigide et toute droite. Mais on l'a apaisée, on a allumé un grand feu et on a couché Pierre sur un lit formé toujours de branches de sapins... Puis, les deux formes ont beaucoup remué, elles se sont souvent penché vers le feu, elles ont même fait coucher le chien sur le pied du lit: on dit que ça réchauffe, les bêtes.

Et, au dehors, sur la forêt qui frémit, le vent beugle comme un taureau en rage.

* * *

Au dedans, Pierre voit bien des choses, dans un rêve. D'abord une petite église avec des